

Un roman de Nathalie Rheims

# Mécomptes de fées

L'envoûtant « Chemin des sortilèges » est hanté par le fantôme d'une mère

**A** première vue, ça paraît plein de fantômes. Faux-semblant. En vérité, c'est plein des gens qui ne sont pas là. Ce roman envoûtant bruisse de leur absence. Ce qu'on appelle la présence des morts et que Nathalie Rheims excelle à rendre palpable depuis son premier texte, irradié par le souvenir de son frère. On n'en a jamais fini avec ce manque-là. Et on s'aventure dans ce livre comme il semble avoir été écrit : en état d'hypnose.

Par moments, on croit s'être égaré dans « la Nouvelle rêvée » de Schnitzler et dans le film qu'elle a inspiré à Kubrick ; le fait est que la narratrice semble avancer dans ce monde initiatique les yeux grands fermés. Comme si elle



Jerôme Bonnet-Corbis Oudine

ne parvenait pas à sortir de son rêve. On sent qu'elle cherche à s'en extirper à la manière du baron de Münchhausen, qui put s'extraire des sables mouvants en se tirant par les cheveux. C'est un conte de fées sur les contes de fées. Six nuits ponctuées chacune par un conte déposé à son chevet. Que du classique, de la pâte à Bettelheim. On sait l'infinie cruauté de ces choses-là pour qui veut bien les lire autrement. L'histoire d'une femme qui abandonne son mari, ses enfants et son amant pour un homme est racontée du point de vue de l'enfant devenue femme et voix de ce roman. 15 ans à l'époque. Quels dégâts ! La mort de ses plus proches l'a fait mûrir. Elle croit toujours aux contes de fées, sauf qu'elle les vit encore comme des histoires de terreur où peut enfin s'exprimer la violence de celle qui ne dit jamais non. Un psychanalyste parisien de renom est le pivot de cette histoire. L'amant abandonné, c'était lui. A la suite d'un accident cérébral, il s'est drapé dans sa solitude, loin du monde mais suffisamment près pour être rejoint par la narratrice. Dix ans qu'ils ne s'étaient vus. Elle était anorexique. Il la recevait tous les jeudis. Vous-soiement de rigueur. Il lui avait proposé de faire le deuil de sa mère. Faire son deuil de son vivant pour ne pas en mourir. Mais le faire ensemble, à deux, chacun portant

l'autre. Comment la pratique du psychanalyste ne serait-elle pas interrogée à la suite de ce livre où un grand nom de la discipline analyse la fille de celle qui fut longtemps sa maîtresse, tant et si bien qu'on en vient à se demander si elle n'est pas le fruit de leur liaison clandestine ? Nous sommes les enfants de ceux qui nous élèvent, c'est sa réponse,

**Nathalie Rheims** est née à Paris en 1959. Comédienne, productrice et écrivain, on lui doit dix romans depuis « l'Un pour l'autre » (1999).

invariable. Il ne l'a pas élevée, il n'est donc pas son père. Il croit désamorcer tout procès en déontologie en lui rappelant qu'il ne lui prenait pas d'argent pour les séances. On

se voit par amour, vous ne payez pas... La pirouette ne fait que renforcer l'ambiguïté. N'empêche, cette heure hebdomadaire lui a donné le rare sentiment d'être enfin comprise. Voilà sur quel archipel d'intimes misères et de fragments de vie une femme s'est construite. Voilà pourquoi la hantise de n'être pas aimée pousse à obéir au désir des autres. Voilà ce qui fait parfois qu'on est un écrivain. Non pour être connue, mais reconnue.

**PIERRE ASSOULINE**

« Le Chemin des sortilèges », par Nathalie Rheims, Editions Léo Scheer, 180 p., 14 euros.